

Installation de Jiří Kylián à l'Académie des beaux-arts
Discours de Hugues R. Gall, membre de la section des membres libres
Mercredi 13 mars 2019

Le 25 avril 1971, le Ballet de Stuttgart en tournée à New York donnait la célèbre chorégraphie de John Cranko sur le *Roméo et Juliette* de Prokofiev.

Le miracle économique allemand étonnait encore l'Occident - le *New York Times*, lui, célébra le miracle que constituait la renaissance de la danse en Allemagne grâce à John Cranko, directeur du Stuttgarter Ballet depuis 10 ans.

Dans son édition du 26 avril, le journal revenait longuement sur le spectacle : il citait tout particulièrement un jeune soliste : c'était vous, Jiří Kylián, dont l'interprétation pleine de fureur dessinait un Tybalt brutal, implacable et glaçant, un animal aux abois dont aucun danger ne pouvait éteindre l'irrépressible désir de tuer... !

Comme elles semblent loin l'élégance tranquille, l'autorité calme, concentrée, souvent teintée d'humour, du Jiří Kylián qui guidera près de 30 ans durant le Nederlands Dans Theater ; ce NDT dont vous ferez l'une des compagnies les plus admirées du monde et l'instrument privilégié de vos créations. L'objet aussi d'une grande fierté pour les Pays-Bas, votre seconde patrie.

Non loin du Mauritshuis où sourit la Jeune fille à la Perle, à quelques ruelles du Paviljoensgracht où Spinoza polissait ses lentilles et au voisinage du jardin où il repose, s'élevait le Lucent Dans Theater, le premier bâtiment de Reem Kohlhaas, qu'il conçut avec vous dans une formidable complicité : c'est là, que vous avez créé la plupart de vos œuvres -plus d'une centaine- des ballets sans lesquels la danse et notre monde ne seraient pas tout à fait les mêmes...

Mais n'anticipons pas !

En 1967, John Cranko vous remarque à la Royal Ballet School de Londres où vous êtes boursier. Il décèle en vous un talent singulier, il vous offre un contrat : vous quittez la Tchécoslovaquie, votre patrie, au moment où meurent tragiquement les espoirs qu'avait fait naître le Printemps de Prague.

Ce saut vers le monde « qu'on dit libre » vous arrache pour longtemps aux vôtres et à tout ce qui vous a construit : à votre éblouissement, enfant, lors d'un spectacle du célèbre Circus Bush, qui vous donne aussitôt une vocation d'acrobate.

À Marketa Kylianova, votre mère, une personnalité inoubliable, qui vous y encourage : elle-même avait été une enfant prodige, une artiste au tempérament de feu, une danseuse très tôt célèbre dont les galas remplissaient les plus grandes salles dans le monde. Née dans l'empire des Habsbourg, elle a traversé le temps grâce à sa profonde intelligence des êtres, à son courage sans faille, à sa culture sans frontières - elle parlait parfaitement six langues – et à son esprit vif, à son humour acéré ! Marketa était aussi ramassée que vous êtes élancé : comme vous lui ressemblez pourtant !

C'est elle qui vous emmène voir votre premier ballet –qui déclenche aussitôt une seconde vocation -, elle qui vous inscrit à l'École du Ballet National de Prague : vous dansez, vous vous essayez déjà à la chorégraphie. Au Conservatoire c'est elle encore vous confie à Zara Semberova, la créatrice en 1938 du rôle de Juliette dans le ballet de Prokofiev : quelle école !

En vous recevant aujourd'hui parmi nous c'est à elle aussi que nous disons merci.

Chez John Cranko, vous dansez beaucoup mais vous êtes exigeant, ambitieux pour vous-même : comme le célèbre « Chateaubriand ou rien ! » de Victor Hugo, vous entendez être Noureev, ou rien ! et vous êtes lucide, très lucide : vous n'êtes pas Noureev.

« Je fais ce que je peux ! » vous faites vôtre cette formule de Samuel Beckett. Ce « je peux » qui est en vous, ce pouvoir dont vous n'êtes, dites-vous, pas toujours conscient, c'est créer pour et par les autres : c'est chorégrapier !

John Cranko vous y encourage : il vous a compris d'emblée, comme il a compris John Neumeier et William Forsythe. Trois personnalités dont il a deviné et promu le talent dans la plus généreuse liberté. Imagine-t-on la danse sans ce qu'elles lui apportent depuis des décennies ?

Glen Tetley, alors au Nederlands Dans Theater, remarque votre travail et vous invite à La Haye : vos trois premiers ballets y sont une réussite et vous engagez une relation suffisamment heureuse avec la compagnie pour que Carel Birnie, son fondateur et directeur général, vous engage comme directeur artistique.

Vous avez 28 ans ! Vous êtes à la tête d'une compagnie - jeune elle aussi, mais en quête d'un nouveau souffle. Votre première création en qualité de directeur est un coup de maître : *Sinfonietta* sur la géniale partition de votre compatriote Janacek, créée en 1978 au Festival de Charleston, connaît le triomphe que l'on sait.

Dès lors tout va très vite : la même année, votre *Symphonie des Psaumes* de Stravinsky, un autre succès éclatant, confirme qu'une ère nouvelle s'est ouverte pour la Compagnie.

Vous êtes à La Haye, travaillant sans relâche à créer, à recruter de nouveaux talents, à enrichir le répertoire de vos œuvres, à construire l'avenir !

Vous êtes à La Haye, mais vous n'y êtes pas arrivé seul ! Sabine Kupferberg vous a suivi depuis Stuttgart : elle est celle que vous appelez votre Muse, une part essentielle de vous-même, elle est votre soleil, sans qui, pour vous, « les choses ne seraient que ce qu'elles sont ! ».

Sabine vous fascine : son rare talent de danseuse, ses qualités de comédienne, son incroyable capacité de métamorphose, qui passe du tragique à la drôlerie la plus folle, sa réflexion si profonde sur la danse, sa légèreté facétieuse font d'elle bien plus qu'une partenaire ou qu'une compagne : elle vous est nécessaire « Più che l'aria che respiri. »

Il y a de l'atome dans le couple que vous formez depuis quarante ans.

À deux vous construisez l'avenir, le vôtre bien sûr, et celui du NDT : indissociables ! Ce souci de l'avenir vous amène à créer une cellule de formation : ce sera le NDT II, réservé aux jeunes danseurs, une manière de « finishing school », de vivier où ils pourront durant deux ans confirmer leur talent avant d'intégrer la grande compagnie, désormais NDT 1.

L'avenir, c'est aussi préserver un capital précieux : conserver l'expérience, la richesse, la maturité de certains interprètes que l'âge éloigne de rôles trop exigeants physiquement. Vous décidez de créer une petite compagnie de danseurs de plus de 40 ans : le NDT III. Ce concept novateur rencontre l'enthousiasme de nombreux chorégraphes de renom qui, tels Maurice Béjart, Bob Wilson ou Maguy Marin contribuent à enrichir ce répertoire très particulier !

Vous avez forgé un instrument dont la structure en triptyque est unique au monde : et c'est sur ces trois claviers que vous donnez libre cours à votre imagination, celle d'un poète dont la danse est le langage.

Votre œuvre vagabonde avec la plus grande liberté : aucune forme ne vous échappe, aucune règle ne s'impose à votre fantaisie : vous vous êtes très vite échappé des contraintes de grandes

partitions qui pourtant, tels *Sinfonietta*, *Symphonie des Psaumes*, *L'Enfant et les Sortilèges*, vous avaient si bien inspiré à vos débuts, pour vous aventurer dans des formes musicales nouvelles ou des sonorités inouïes.

La danse ? Vous pensez la danse comme l'expression humaine élémentaire : « Elle est, dites-vous l'art le plus vieux, le plus archaïque et le plus vulnérable... le plus sincère aussi : on ne peut pas mentir en dansant, car, si l'on mentait, l'on ferait de soi-même, de son propre corps un mensonge. »

Vous êtes allé naguère au cœur de l'Australie vous nourrir de cette évidence, à la rencontre de ces aborigènes dont l'histoire, la mémoire, le présent imprègnent des danses et des rituels qui se transmettent d'une génération à l'autre, sans que rien soit jamais écrit ni noté. Ils vous ont adopté, vous ont invité dans leur ronde, vous avez dansé avec eux, vous avez partagé un moment vrai de leur réalité. Plus tard, vous leur avez rendu hommage avec votre étonnant *Stamping Ground* !

Les thèmes de la vérité et du mensonge, de la clarté et de l'ombre, du masque et de la nudité, des tourments de l'âme et du corps parcourent votre œuvre en de multiples variations : l'amour de l'autre, des autres y affleure souvent, et la sensualité toujours discrète, mais bien là.

La plupart de vos œuvres portent des titres en langue anglaise, » la lingua franca » de notre temps : *Forgotten Land*, *Stamping Ground*, *Silent Cries*, *Sweet Dreams*, *Tar and Feathers* parmi beaucoup d'autres. Mais il y a des exceptions : *La Cathédrale Engloutie*, *Petite Mort*, *Bella Figura*, *Sarabande*, *Mémoire d'oubliettes*, *Doux Mensonges*, *Il Faut qu'une Porte...*, ces deux derniers ballets créés pour l'Opéra de Paris.

Ceux d'entre nous, nombreux ici aujourd'hui, pour qui ces titres ravivent tant d'images douces et fortes, tant de ces émotions que l'on emporte avec soi, dont on ne sort pas indemne, ceux-là savent que les décrire, cher Jiří Kylián, relève de l'impossible, de l'ineffable.

Vous avez quitté en 1999 la direction artistique du NDT pour en rester, encore un temps, premier chorégraphe.

Vous en aviez fêté quatre ans plus tôt le 40ème anniversaire, toutes trois compagnies réunies, par un joyeux *Arcimboldo*, une fresque aussi bigarrée que les portraits de ce peintre tant prisé à la Cour de Prague et, plus près de nous, par les Surréalistes !

Nous savons avec quel soin vous avez préparé la relève pour que le NDT poursuive son développement, continue à rayonner dans le monde entier, à faire vivre votre héritage, à créer des œuvres nouvelles, et pour qu'il s'adapte aux humeurs du temps.

Vos ballets vivent dans les meilleures compagnies du monde. Près de nous aux Pays-Bas et à Prague, en Allemagne, et bien sûr en France à Lyon, à Toulouse, à Nice, à Strasbourg, à Paris, mais aussi à Monte-Carlo où vous êtes chez vous - dans ce beau ballet dont, Altesse, vous êtes la Présidente attentive !

Jamais las de chercher de nouveaux chemins, vous abordez le cinéma en réalisant plusieurs films : *Car-men*, une surprenante variation sur l'héroïne de Bizet incarnée par Sabine Kupferberg, puis, en 2013, *Between Entrance and Exit* et *Schwarzfabrer* en 2014, toujours avec Sabine.

Dans les premières pages de son charmant chef d'œuvre, *Le Voyage de Mozart à Prague*, Eduard Mörike imagine une scène entre Constance Mozart et son mari. Dans la voiture qui les emmène vers Prague où il va créer *Don Giovanni*, une brève querelle éclate entre les époux : Mozart a, par inadvertance, renversé un flacon de « Rosée d'Aurore », un précieux parfum auquel Constance

tenait beaucoup. La fiole s'est vidée sur les vêtements et les coussins. Mozart calme son ombrageuse épouse en lui représentant que la voiture embaume désormais et que la longue route en est toute rafraîchie. Je ne sais pourquoi ce passage me ramène à vous, Jiří Kylián !

Vous avez fait un tel voyage en quittant Prague voilà 50 ans. Sabine n'en était pas. Mais ce parfum précieux, précieux comme tout ce que vous portiez en vous, elle a tout fait avec vos danseurs pour qu'il s'épanouisse et se répande par le monde !

« Ma vie tient davantage aux choses que je n'ai pas faites qu'à celles que j'ai faites : parce que les premières sont toujours plus belles et plus profondes que les autres ! » avez-vous confié à votre amie Marie-Noël Rio.

Cher Jiří Kylián, nous vous croyons volontiers ; mais ne nous en voulez pas si les choses que vous avez réalisées jusqu'à ce jour ont suffi à nous convaincre que votre place était ici, parmi nous !

Soyez le bienvenu !